

adressa un discours, pendant lequel l'enfant le considéra avec beaucoup d'attention, et fit gracieusement plusieurs signes de tête indiquant qu'il comprenait ce qu'on lui disait, mais qu'il n'y pouvait pas répondre. Sans doute on avait pris beaucoup de peine pour le préparer à cette entrevue; ces efforts n'avaient pas été perdus; toutes ses actions annonçaient beaucoup d'intelligence, et semblaient ne venir que de lui-même, son père et sa mère le contemplaient avec l'air de la plus tendre affection. Il n'avait que dix-huit mois et ne parlait pas encore; il avait les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse, le teint un peu brun et animé.

Dans une seconde visite au Techou-Lama, Turner reçut les dépêches et les présens qu'il envoyait au gouverneur général du Bengale. Il exprima au jeune enfant le désir de lui présenter encore une fois son respect quand il serait plus avancé en âge.

En traversant le Tibet et le Boutan pour retourner au Bengale, Turner remarqua que chaque jour le froid prenait plus d'intensité; tous les lacs étaient gelés. Il revit le deb - radjah qui l'accueillit amicalement, et, au commencement de 1784, arriva près du gouverneur général à Patna.

## VOYAGE

## DANS LE SILHET

PAR M. ALFRED DUVAUCEL.

(1821.)

DEPUIS plusieurs années, M. Alfred Duvaucel, jeune naturaliste français, parcourt les Indes orientales. Après avoir fait une ample récolte d'objets nouveaux dans les environs de Chandernagor, il est allé à Malacca, à Singapore et à Bencoulen. De retour dans le Bengale, il s'occupait pendant quelques mois à mettre en ordre les notes nombreuses que lui avaient fournies ses excursions dans l'intérieur de Sumatra: puis il se prépara à quitter de nouveau sa petite retraite de Chandernagor pour aller explorer le Silhet, pays situé dans le nord-est du Bengale, peu connu des naturalistes et digne de leur curiosité.

Muni des lettres du marquis de Hastings, gouverneur général des Indes, lettres sans lesquelles un tel voyage eût été impossible, M. Duvaucel s'embarqua sur le Hougly le 22 juillet 1821, dans

un bazarra, grand bateau plat divisé ordinairement en deux chambres, percées chacune de sept à huit fenêtres; sa suite était composée d'un Malabare, d'un Malais, d'un peintre mulâtre et d'un cuisinier. Le premier endroit que le voyageur visita, fut la ville de Hougly, dans laquelle on voit un temple hindou non moins révééré que la pagode de Djagrenâth, et où se pratiquent toutes les pénitences par lesquelles les dévots s'efforcent d'expié leurs péchés.

Toujours en remontant le Hougly et sur la rive droite, M. Duvaucel aperçut Gouptipara, lieu saint habité par des brahmes, et couvert de pagodes, dans l'une desquelles on conserve précieusement la chevelure de la déesse Dourga. Ce lieu, célèbre aussi par les nombreuses troupes de singes qui en font leur séjour, excita la curiosité du voyageur. « Je suis donc entré à Gouptipara, dit-il, à peu près comme Pythagore à Benarès, lui pour chercher des hommes, moi pour trouver des bêtes, ce qui est généralement plus facile. J'ai vu les arbres couverts de houhmann, singes à longue queue qui ont fui en poussant des cris affreux. Les Hindous, en voyant mon fusil, ont deviné, aussi bien que les singes, le sujet de ma visite, et douze d'entre eux sont venus au-devant de moi pour m'apprendre le danger que je courais en tirant sur des animaux qui n'étaient rien moins

que des princes métamorphosés; j'avais bien envie de ne pas écouter ces représentations; cependant, à moitié convaincu, j'allais passer outre, lorsque je rencontrai sur ma route une princesse si séduisante, que je ne pus résister au désir de la considérer de plus près; je lui lâchai un coup de fusil, et je fus alors témoin d'un trait vraiment touchant: la pauvre bête qui portait un jeune singe sur son dos, fut atteinte près du cœur; elle sentit qu'elle était mortellement blessée, et réunissant toutes ses forces, elle saisit son petit, l'accrocha à une branche et tomba morte à mes pieds. Un trait si maternel m'a fait plus d'impression que tous les discours des brahmes, et le plaisir d'avoir un bel animal, n'a pu l'emporter, cette fois, sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend plus respectable. »

C'est à côté de Gouptipara que se trouve le village où se réfugient tous les Hindous qui perdent leur caste pour n'avoir pas succombé aux tentatives que l'on a faites pour hâter leur fin en leur bouchant le nez, la bouche, les yeux et les oreilles avec la boue sacrée du Gange. M. Duvaucel aurait bien voulu voir ce village qui est considérable, et cette réunion de revenans qui sont tout honteux d'être au monde; mais il était neuf heures, et la chaleur le chassait dans son bazarra.

Après avoir visité Patoly et Coulbarria sur le Cossimbazar, et enfin la plaine de Plassey, célèbre par la victoire que les Anglais, sous le commandement de Clive, y remportèrent en 1757 sur un omrah du Grand-Mogol, et devenue une vaste plantation d'indigo, M. Duvaucel prit enfin la route directe du Silhet dont il s'était un peu détourné. Le Djellinghi où il entra en quittant le Cossimbazar, lui fournit une pêche abondante, et une grande variété d'oiseaux de rivage; enfin le 16 août il entra dans le Gange; le 18 il était à Commercially, ville dont l'industrie principale consiste à recueillir et à préparer les plumes de marabout.

Dans plusieurs villages que M. Duvaucel visita sur la route, il retrouva les usages bizarres et les pratiques superstitieuses et cruelles qui font plus d'honneur à la courageuse résignation des Hindous qu'à leur raison.

A [Dacca il comptait se procurer une escorte pour visiter les montagnes du Silhet; mais quand il arriva dans cette ville, le gouverneur venait d'en partir pour les frontières de son gouvernement; heureusement il suffit à M. Duvaucel de montrer le sceau de la lettre du marquis de Hastings au sous-gouverneur, pour que cet officier s'empressât de procurer au voyageur tout ce qui devait lui être nécessaire pour son expédition, et de plus, un parouanna ou passeport, au moyen duquel

il pourrait réclamer des secours de toute nature sur sa route. Qu'elle doit être vaste la puissance de l'homme dont le cachet seul peut procurer un tel crédit à celui qui s'en trouve porteur!

M. Duvaucel quitta Dacca le 27 août. Après s'être muni d'un guide, il remonta le Brahmapoutre dans lequel les Hindous se purifient comme dans les eaux du Gange. « J'ai vu, dit M. Duvaucel, le radjah de Tanjaour en personne qui quittait ses états lointains pour venir s'y purger d'une demi-douzaine d'homicides; les rois qui ne veulent pas faire le voyage y envoient tous les ans une cruche en ambassade. »

Arrivé à la ville de Silhet, capitale de la province, M. Duvaucel envoya au gouverneur de la province, qui s'y trouvait en ce moment, la lettre du marquis de Hastings; le gouverneur vint le recevoir sur son bazarra, et lui offrit une maison, une voiture, une paire d'éléphants et une chasse au tigre pour le lendemain.

Les chasseurs en traversant un village furent témoins de la fête de l'épreuve du feu; des djoghis un peu charlatans faisaient quelques pas sur des charbons ardents en invoquant toutes leurs divinités; ce spectacle peu divertissant, ajoute M. Duvaucel, nous retint jusqu'à la nuit. Nous nous remîmes en route, et comme nos dames craignaient la rencontre des tigres, nous fîmes porter

des torches à tous nos domestiques ; à la tête de la troupe furent placés nos éléphants dont l'un portait la musique qui faisait un bruit épouvantable, et les cinq autres rangés de front, étaient couverts d'un grand nombre de lumières. C'est ainsi que nous sommes rentrés à Silhet : on y célébrait en ce moment une autre fête fort intéressante que l'on nomme la fête des Vœux. Toutes les femmes dont les maris sont absens posent un lampion sur un petit autel flottant, et après de longues prières, elles lancent l'autel au milieu de l'eau. La rivière était chargée de lumières, et ses bords étaient couverts de femmes regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou par les flots.

En longeant les bords de la rivière qui passe à Silhet, on aperçoit en certains endroits de profondes et larges excavations qui sont les tombeaux des bochtouns, secte de brahmistes. A la mort du mari, la famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur ; on place au fond un banc sur lequel on assied le défunt couvert de ses meilleurs habits ; la veuve se place sur les genoux du mort, et quand sa lampe est allumée, quand elle a reçu du riz, du fruit et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre ; la martyre crie *oziboll* (j'appelle Dieu),

et sa famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trape qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. « J'ai eu, dit M. Duvaucel, la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits découverts par un éboulement, et j'y ai trouvé en effet des ossemens humains. »

M. Duvaucel, désirant visiter les montagnes de Cossya et de Gentya, situées au-delà du territoire anglais, fut obligé d'en faire demander la permission au roi de ces monts. Pour employer les jours d'attente, il alla voir Chattak, canton d'où viennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale ; il est au pied des monts de Cossya. « La rivière n'étant pas assez profonde pour soutenir mon grand bazarra, dit M. Duvaucel, je le laissai à moitié chemin sous la garde de vingt soldats, et suivi de quarante autres, je m'embarquai sur une flotte de petits canots ornés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui de l'amiral, et un bruyant orchestre sur ceux qui précédaient ; nous gagnâmes les premiers orangers à l'heure où le soleil devient insupportable, et ce passage subit d'une chaleur excessive à une douce fraîcheur me disposa favorablement pour les jardins de Cossya ; les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur ; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque à ceux de nos serres ; leurs troncs, aussi

gros que le corps, leurs branches aussi fortes que les jambes, sont armés de longues épines, et rongés par ce qu'on appelle de l'échenillure. Cette orangerie, d'environ quatre lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres y sont entassés sans ordre, sans symétrie, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles aux orangers qu'aux hommes. Les propriétaires de ce jardin sont des montagnards qui n'y descendent que pour cueillir les fruits qu'ils vendent aux Hindous; ce commerce ne les enrichit point à cause des droits excessifs auxquels ils sont soumis, et qui absorbent leurs bénéfices. On trouve au milieu du jardin un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je ne pus savoir le nom, parce que le djoghi qui desservait l'autel ne le savait pas lui-même.

L'ambassade que M. Duvaucel avait envoyée au roi de Cossya, pour en obtenir la permission d'entrer sur son territoire, eut un très-heureux succès, par la précaution qu'il avait prise d'appuyer sa demande de deux aunes de drap rouge pour faire un manteau à sa majesté. « Il faut croire, dit-il, qu'elle fut très-sensible à cette attention, car elle me dépêcha aussitôt quatre de ses officiers pour m'apporter son auguste autorisation. Le premier portait la royale boîte au betel, et

m'invita à y prendre une chique, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur; le second couvrit ma table de six paquets d'oranges choisies, renfermées dans des sacs en filets; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée m'indiquait qu'on me recevait en ami; et le quatrième m'offrit un collier en œufs de tortue garnis d'or, avec un bel oiseau rouge qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes sont infidèles. Je reçus l'ambassade dans mon bazarra, et comme depuis long-temps je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de la présence de ces quatre lettrés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. »

Notre voyageur partit enfin suivi de quarante soldats hindous, de ses domestiques, d'un interprète, des quatre chefs cossya qui lui avaient rendu visite, et d'une foule d'Hindous qui profitaient de l'occasion pour faire un pèlerinage à la caverne de Bonbonne qu'ils appellent *caverne du Diable*, et qui est située dans les états du roi de Cossya. Après une journée de marche fatigante au travers d'un pays inondé par des rivières débordées et par une pluie continuelle, après une nuit passée au milieu de bois si touffus, qu'il fallait y marcher la hache à la main pour se frayer un passage, M. Duvaucel, suivi de sa troupe, arriva au pied d'une montagne où l'attendait un

orchestre nombreux, et le roi en personne escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats.

« Sa majesté, dit le voyageur, était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtu d'une longue robe en drap bleu de ciel, avec le cou et les jambes nus, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières et un large collier en gros grains d'or brut; derrière elle se trouvaient des esclaves portant le sac au betel, l'arc et le carquois royaux, et des présens d'oranges, de bananes et de noix d'arec.

« La famille royale était sur les côtés, et se composait d'une demi-douzaine de grands diables tout débraillés, aussi sales que je l'étais moi-même en ce moment, armés jusqu'aux dents et ressemblant à de véritables brigands.

« Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec grâce et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Bonbonne, au travers d'une pluie battante, de rochers glissants et d'une immense quantité de sangsues qui s'attachaient à nos jambes; pendant notre marche, nous étions étourdis par une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre sa majesté, et m'ôtait l'embarras de lui répondre; ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'étaient ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout

en sang, c'était de me voir lui lâcher respectueusement la main, de temps en temps, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche; et j'ai lieu de croire que sa cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois, que je me baissais, c'étaient des éclats de rire à couvrir la musique. Enfin nous arrivâmes à la caverne, dont l'entrée est un trou bordé par des rochers énormes. La suite du roi se grossissait sensiblement, et comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer sa majesté avec une décharge de soixante balles au travers d'un bois serré, pour lui bien faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille: mes hôtes se montrèrent avec crainte les traces de ma fusillade, et me rendirent mon salut par un redoublement de tambours.

« Enfin après une courte invocation à Satan, nous descendîmes dans la caverne précédés par une douzaine de torches et le plus gros de la musique pour effrayer les esprits.

« La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était entrecoupée par des sentiers étroits conduisant rapidement à de profonds précipices; j'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait la plus praticable, et après avoir attaché ma personne et deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de corde, j'en laissai

filer vingt brasses dans l'intérieur du trou ; l'entrée jusqu'à la quatrième était assez étroite pour me permettre de toucher les rochers, soit des pieds, soit des mains ; mais vers la cinquième, le puits me parut s'élargir sensiblement ; à cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et parvenu à la profondeur de quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense qui me parut avoir la forme d'un cône renversé, la lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond ; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force en divers endroits éloignés, et j'entendis partout un bruit sonore et prolongé qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposait sur un vaste souterrain. »

Après sa course des montagnes, M. Duvaucel revint à Silhet ; son séjour dans la province se prolongea jusqu'au mois de décembre ; il y poursuivit ses recherches avec tant de zèle et si peu de ménagement pour sa santé, qu'il revint à Calcutta avec une fièvre dangereuse appelée fièvre

des bois parce qu'on la prend ordinairement en parcourant ces forêts immenses, où les hommes n'ont point encore pénétré. M. Duvaucel a heureusement recouvré la santé, et en septembre 1822, se préparait à faire le voyage du Tibet.